

— Eh bien ! mon cher, cet homme-là était le propriétaire du portefeuille aux billets de banque.

Je lui fis subir un minutieux interrogatoire, afin de m'assurer que ce qu'il réclamait lui appartenait réellement ; il me répondit de manière à ne me laisser là-dessus aucun doute. Il me dépeignit le portefeuille, sa forme, sa largeur, sa couleur, il me parla des écorchures qui se trouvaient aux coins, et des taches d'encre que j'avais remarquées sur le couvercle, il m'indiqua le nombre et la valeur des billets de banque, etc., etc. : c'était bien certainement à lui.

J'ouvris solennellement le tiroir de mon bureau, j'en tirai majestueusement le susdit portefeuille, et je le remis dans les mains de son maître.

— Voilà, monsieur !

— Si tu avais vu quelle joie !... je ne saurais et la dépeindre. Ses yeux lancèrent des éclairs, sa bouche s'entr'ouvrit, ses joues se plissèrent, tous ses membres semblèrent se crispier !... Il saisit le portefeuille avec avidité, il le serra dans sa main, contre sa poitrine, contre sa figure, et il l'embrassa avec une sorte de frénésie.

— Mon Dieu, monsieur, me dit-il en remarquant que je le considérais avec curiosité, je suis fou... je dois vous paraître fou, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur, non vraiment ; la somme que je vous remets est bien capable de remuer un homme... C'était peut-être toute votre fortune ?

— C'est du moins tout ce qu'il m'en reste.

— Je comprends... peut-être avec cela avez-vous quelques parents à soutenir, une femme ? des enfants ? une mère ?

— Non, non.

— Ou bien vous aviez d'importants projets pour lesquels ces fonds vous sont indispensables ?

— Oui... non... c'est-à-dire... oh ! si vous saviez !... Tenez, monsieur, êtes-vous joueur ?

C'était à demi voix qu'il me faisait cette question, et sa figure revêtit une expression étrange.

— Non, monsieur, lui répondis-je en rougissant un peu.

— S'il en est ainsi, vous ne pouvez pas comprendre ma joie ; tant mieux ! C'est une joie bien courte, allez, et demain peut-être... s'écria-t-il en élevant sa main tremblotante et en la

laissant retomber d'un seul coup : il faudrait que tous les jeunes gens connussent mon histoire !... Tel que vous me voyez, monsieur, je devrais maintenant être riche de deux millions. J'ai eu l'enfance la plus agréable, la plus heureuse. Fils unique, chéri, adoré de mon père et de ma mère, je fus élevé avec la plus tendre sollicitude. On me combla de soins, on m'environna de tendresse ; on chargea de mon instruction les maîtres les plus distingués et mes chers parents se réservèrent le soin de mon éducation. Ce fut mon père qui s'occupa de mon éducation physique ; il m'apprit à monter à cheval, à tirer des armes, à manier un fusil, etc., etc. Ma mère entreprit mon éducation morale ; ce fut elle qui m'enseigna les premières vérités de la religion, et chercha à inculquer dans mon cœur ses importants principes. Je me rappelle encore la petite chapelle où cette bonne mère me conduisait, me faisait mettre à genoux, prenait mes mains dans les siennes, et me faisait réciter mes prières... Quel souvenir, bon Dieu !

— On fit de moi un charmant enfant. A douze ans j'étais déjà instruit et raisonnable : j'avais peu de défauts saillants, j'aimais beaucoup mes parents, j'évitais avec soin ce qui pouvait leur déplaire, et je leur obéissais avec une ponctualité qui les faisait pleurer de joie.

— C'est alors que l'on commença à me présenter dans le monde ; j'y fus accueilli avec des compliments ; partout on me fêtait, on m'admirait, on me flattait ; chacun félicitait mes parents et me louait en face. Je fus d'abord étonné, embarrassé, le rouge me monta au visage ; mais peu à peu je m'accoutumai à cette vie de mensonge et d'hypocrisie, je pris goût aux flatteries ; à force d'entendre dire que j'étais un enfant extraordinaire, je finis par me croire une merveille, je devins orgueilleux à faire pitié !

— A vingt ans j'étais un des plus fâts dans la capitale ; ma mère avait beau me faire des représentations, mon père avait beau multiplier les réprimandes, je répondais que nous étions riches ; qu'il fallait savoir tenir son rang, et je n'en continuais que plus mes airs prétentieux et mes sottises toilettes. Je voulus rivaliser de luxe avec tous les jeunes gens de ma connaissance ; je me jetai dans de folles dépenses, mon père me refusa de l'argent, je